

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Les errantes* de Dominique Blondeau**

Dominique Blondeau, *Les errantes*, Québec/Amérique, 1983, 442 pages

Louise Milot

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1984). Compte rendu de [*Les errantes* de Dominique Blondeau / Dominique Blondeau, *Les errantes*, Québec/Amérique, 1983, 442 pages]. *Lettres québécoises*, (33), 40–41.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les errantes

de Dominique Blondeau*

Avec *les Errantes*, son sixième ouvrage, Dominique Blondeau propose aux lecteurs un roman ambitieux et exigeant, de plus d'un point de vue: la longueur du livre d'abord (442 pages), la complexité de l'anecdote, une certaine recherche au niveau de la structure/composition, et aussi le détail de l'écriture. Extrêmement habité et rempli, le roman tourne autour de trois personnages principaux:

— *Benjamin Vallance*: cinéaste génial mais incompris, il est déjà

choc, pour se réfugier à la campagne;

— *Marcella Langlois*: sans avoir été l'épouse de Benjamin Vallance, — il n'avait jamais divorcé d'avec sa première femme — elle vivait avec lui depuis quinze ans, en avait eu un fils; selon l'hypothèse de Laurence, Marcella serait responsable du suicide de Benjamin au point de devoir être traduite en justice pour le crime de non-assistance à personne en danger.

Le déroulement des événements semble suivre deux directions. D'abord, un trajet de démythification pour Laurence: ayant montré son manuscrit à Lillianne, qui connaît bien le milieu dont il est question, Laurence apprend, dans une longue lettre de son amie — un des morceaux réussis du roman, d'ailleurs — qu'elle est loin d'avoir été, comme elle semblait le croire, la femme la plus importante des derniers mois de la vie de Benjamin Vallance. Avec quelques autres, Laurence aurait plutôt tenu lieu d'un «alibi» (p. 200) qui aurait permis au cinéaste/séducteur de dissimuler à Marcella l'autre — véritable — amour, Anne-Marie. De cette prise de conscience plutôt frustrante, le personnage de Laurence ne parviendra pas à se remettre, en dépit d'une finale qui se veut sans doute en partie une résolution mais qui laisse le lecteur sceptique: la fuite à Rome avec un comédien déjà connu du temps de Benjamin. C'est peut-être la seconde direction prise par le contenu événementiel qui comble le mieux, en la vengeance, la perception illusoire de Laurence: la charge contre le personnage de Marcella celui-ci prenant, de ce fait, une importance qui semble démesurée. Non seulement nous connaissons le détail de sa rencontre et de sa vie avec B. Vallance, à travers le récit de Laurence, mais trois chapitres lui sont consacrés (2, 4, 6), qui font voir son enfance et les drames

familiaux qu'elle a alors vécus (vers 1942), ses années de jeunesse et le suicide d'un jeune vicaire dont elle aurait été la cause (vers 1962) et jusqu'à ses relations avec les membres encore vivants de son étrange famille, en 1982, soit après le suicide de Benjamin.

On est certainement porté à s'interroger sur le pourquoi d'une telle exhaustivité à l'endroit de ce personnage, et pas des autres. L'allure «saga» donnée par la mise de l'avant, aux trois chapitres indiqués ci-dessus, de tous les antécédents et alentours familiaux de Marcella et d'elle seule semble difficile à justifier — si ce n'est pour rendre plausible le dernier «crime» et donc pour accabler — d'autant qu'elle crée, cette allure saga, du fait de son caractère exceptionnel et partial, un déséquilibre. Ce n'est pas Marcella qui avait été donnée au départ comme le personnage central, mais Laurence, ce qui sera d'ailleurs confirmé par la finale.

Curieusement, un roman comme *les Errantes* nous dirait à la fois trop de choses et trop peu. Il n'est pas sûr que la pertinence du propos de ce livre, au lieu de pouvoir effectivement être dégagée, ne soit pas noyée sous le flot — car c'est vraiment d'un déferlement dont il s'agit — des dizaines de personnages et de leurs divers drames. Prenons l'exemple du triple arbre généalogique des Picard, des Beaupré et des Langlois, à l'entrée du roman, (une quarantaine de personnages), qui crée l'attente d'un véritable roman familial. Or l'information semble à la fois superflue — tous les éléments de la généalogie sont loin d'être également utiles, certains, sauf erreur, ne seront pas repris — et insuffisante, dans le sens où quelque chose ne nous est pas dit, de l'articulation de ce donné au projet d'ensemble.

L'espèce d'ambiguïté, ou de flou, ou de demi-teinte qu'on sent presque à cha-



Photo: Athé

mort quand commence l'histoire; la première partie, qui porte son nom, raconte les circonstances de son suicide, telles que les a perçues Laurence Cabérès, qui l'aimait;

— *Laurence Cabérès*: personnage central, c'est de son histoire à elle dont il semble qu'il s'agisse avant tout; elle impose son point de vue quant à l'événement du suicide qui l'a bouleversée et dont elle entreprend de relater les circonstances, après avoir fui Montréal, sous le

Dominique Blondeau
LES ERRANTES
roman

QUÉBEC AMÉRIQUE



que page du roman finit par se rabattre sur la difficulté de trouver un fil de lecture dans un texte si/trop ouvert. Dominique Blondeau sait écrire, elle le fait élégamment, peut-être même fait-elle trop usage de ce savoir, au détriment de l'efficacité du discours qu'elle tient. Quand on lit des phrases comme:

«Journée tendre, donc féminine.»
(p. 14)

ou

«Dans le ventre des femmes, dans le ventre de la terre, s'épuise la fécondité d'un sexe que l'homme fend en deux. Ils sont les esclaves d'un malentendu dont ils n'osent parler. La douleur de l'enfantement humilie l'homme parce qu'il ne la comprend pas.»
(p. 86)

on n'est pas sûre de bien savoir où on se trouve; est-ce qu'il faut sauter par-dessus de telles phrases et les excuser comme des suppléments que l'auteure n'aurait pu s'empêcher de laisser là; ou est-ce qu'il faut les prendre au sérieux, c'est-à-dire à la lettre, et alors, on a du mal à les raccrocher — car elles sont nombreuses et touchent beaucoup de sujets — à ce qui pourrait être l'essentiel du projet romanesque. Tant au niveau de la présentation des événements, de la composition d'ensemble, que du détail des phrases, il y aurait ici une inflation, un trop-plein, dont le débordement, à la fois, doit bien dissimuler quelque chose mais, il faut bien l'admettre, étouffe l'intérêt.

Le roman conjoint l'austérité de certains essais et de certains ouvrages de

morale, et le touffu, le gratuit, — sans nuance péjorative — d'une certaine poésie bucolique. Mais voilà! ce qui nous est donné, c'est un roman, qui, s'il représente hors de tout doute pour son auteure un travail de mûrissement et d'organisation sérieux et considérable, passe laborieusement la rampe et demeure, même après une lecture patiente, un objet obstinément distant, dont pour ma part je vois mal encore la dynamique et le point d'ancrage.

«Elle tuerait avec paresse, avec volupté, de la même façon qu'elle écrivait sans but ni amusement, mais avec le désir de se faire plaisir quand elle s'installait dans sa chambre, une histoire vague dans la tête [...].»

(D. Blondeau, *L'agonie d'une salamandre*,

Libre expression, 1979, p. 61) □

* Dominique Blondeau, *Les errantes*, Québec/Amérique, 1983, 442 pages.

LA JUPE CRAQUÉE

présente



PHOTO: BERNARD PETIT

SWITCH
et son ensemble

avec LOUISE RICHER

texte JOANNE ARSENEAU
ISABELLE DORÉ

mise en scène ISABELLE DORÉ

DÈS LE 14 FÉVRIER

À L'ATELIER CONTINU

1200 Laurier, est
270 1178